

Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 45 (1997)

Artikel: Liotard et Lyon
Autor: Perez, Marie-Félicie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-728506>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LIOTARD ET LYON

Par Marie-Félicie Perez¹

La curiosité d'explorer les relations entre Liotard et Lyon est issue d'un hasard, celui de l'apparition fugitive sur le marché de l'art d'un portrait de l'artiste genevois par Jean-Jacques de Boissieu (1736-1810) (fig. 1)². En fait ce dessin n'est qu'une copie exécutée en 1784 à partir de l'estampe de Gregori diffusant l'autoportrait des Offices, et ne témoigne pas à lui seul de relations très suivies entre les deux hommes qui se sont cependant rencontrés. Rapidement s'est imposée l'idée d'approfondir plutôt l'étude des séjours de Liotard à Lyon, qui reviennent dans sa biographie avec une certaine régularité. La confrontation des œuvres et de divers documents d'origine lyonnaise ou genevoise concernant Liotard ou la branche lyonnaise de sa parenté³ amène à proposer un éclairage nouveau sur plusieurs points, la famille Lavergne et ses portraits, le séjour de 1781 et la publication du traité, la présence de diverses œuvres de Liotard à Lyon au XVIII^e siècle.

Liotard a sûrement séjourné au moins à quatre reprises à Lyon: en 1746, 1754, 1770 et 1781, comme en témoignent des œuvres signées, datées et portant la mention «à Lyon», et les éléments reconnus de sa biographie⁴. En 1746, il revient de Venise, après un crochet par Francfort et Bâle, passe par Genève et Lyon avant de rejoindre Paris. Un portrait d'une de ses nièces sur lequel nous reviendrons, dit *La belle liseuse*, est signé et daté *J.E. Liotard/Lion 1746* (Amsterdam, Rijksmuseum). Le séjour de 1754 n'est documenté que par un tableau, *La collation des demoiselles Lavergne*, signé et daté *Liotard f./Lion 1754* (coll. part.). En 1770, il aurait rencontré Rousseau à Lyon et exécuté un portrait qui ne plut pas au philosophe. Enfin, le séjour de 1781 est le mieux connu.

Tous ces passages sont à mettre en rapport avec l'existence à Lyon d'une partie de la proche famille de l'artiste. Une sœur aînée de Liotard, Sara (vers 1692-1757), avait épousé en 1713 un négociant de Genève établi à Lyon, François Lavergne (1678-1752)⁵. De ce mariage semble être issue une nombreuse descendance qu'il est difficile de recenser exactement. En effet, les Lavergne étaient protestants et les actes de baptême et de mariage manquent complètement pour cette communauté dans les archives lyonnaises entre 1685 et 1768; les seuls registres ne comportant pas de lacunes sont ceux des sépultures protestantes tenus par l'hôtel-Dieu pour les Suisses et les Allemands, qui bénéficiaient d'un cimetière dans son enceinte⁶. Les indications



1.
Jean-Jacques de Boissieu, *Portrait de Jean-Etienne Liotard*, signé et daté en bas à gauche: «DB 1784», copie de l'estampe de Gregori d'après l'autoportrait dit «en Turc» de Liotard en 1744 (Florence, Musée des Offices). Pierre noire et rehauts de craie blanche sur papier jaune, marque Dikhéos. Lyon, commerce d'art en 1994



2.

La collation des demoiselles Lavergne, 1754, pastel. Collection particulière

de dates de naissance se déduisent plus ou moins précisément de ces registres de sépulture. Parmi les enfants Lavergne, neveux et nièces de Liotard repérés d'après ces actes, le seul héritier mâle serait Jacques-Antoine, né en 1724, mort tragiquement en 1781⁷; son acte d'inhumation du 8 octobre 1781 le dit citoyen de Genève⁸. On trouve mention de plusieurs filles: Jeanne, épouse de «M. de Lesser» [Delessert] négociant, décédée en 1749 à l'âge de 28 ans; Marie, née en 1722, épouse d'un négociant suisse, Louis Clarens, décédée en 1745 à l'âge de 23 ans, - Liotard évoque dans sa correspondance ses petits-neveux «Claring»; Catherine, née en 1725 et décédée en 1757 à 32 ans; Elizabeth, née en 1731 et décédée en 1735⁹. Les archives mentionnent encore Hugues Lavergne, né en 1732, décédé en 1768 à l'âge de 36 ans et demi, natif de Genève, négociant, qui pourrait être un autre fils de François Lavergne mais aussi celui d'un autre négociant genevois, Jean Lavergne, décédé en 1776 «à l'âge d'environ 63 ans», peut-être frère cadet de François¹⁰. On peut regretter que les actes de décès ne concernent aucune des nièces dont l'artiste énumère les diminutifs familiers et presque enfantins dans une lettre de 1781: «Nanette, Gotton et Marianne»¹¹; nous ignorons leurs dates de décès et donc l'époque de leur naissance, à situer, d'après les autres enfants de Sara Liotard, entre 1720 et 1735. Ce sont sans doute les «demoiselles Lavergne» qui participent en 1787 à une souscription en faveur de l'hôtel-Dieu pour la somme de 300 livres¹²; elles ont dû vivre assez longtemps pour ne pas figurer dans les actes concernant les Protestants tenus jusqu'en 1792, et nous perdons leur trace pendant la Révolution.

Ces considérations généalogiques ont pour intérêt essentiel de nous permettre de proposer l'identification des modèles des tableaux de Liotard. *La belle Liseuse* de 1746 (Amsterdam, Rijksmuseum) peut être Jeanne, née en 1721,

ou Catherine, née en 1725, ou l'une des «trois demoiselles», sans doute plus jeunes, car le modèle ne semble pas dépasser vingt ans. *La Collation des demoiselles Lavergne* de 1754 (collection particulière) met en scène une jeune femme et une petite fille, en papillottes, entre lesquelles se manifeste une certaine tendresse teintée de mélancolie. A cette date, nous pensons encore à Catherine, décédée en 1757 à 32 ans, ce qui lui donnerait au moment du tableau 29 ans, âge qui semble convenable, à moins qu'il ne s'agisse encore d'une des demoiselles. Quant à l'enfant, elle a été identifiée comme la «nièce Clarence» de Liotard¹³; nous proposons de la considérer comme la fille de Marie Lavergne épouse Clarens, décédée à 23 ans en 1745, ce qui donnerait à l'enfant autour de dix ans, âge plausible. La scène réunirait donc une jeune femme célibataire et sa nièce orpheline, dont elle assure l'éducation.

Les choses deviennent intéressantes si l'on veut bien voir que ce pastel a un pendant, le *Portrait d'homme à l'écritoire*, signé et daté 1752 (Vienne, Schönbrunn)¹⁴, comme l'indique Liotard lui-même dans une lettre de 1778 adressée à F. Tronchin déjà publiée¹⁵ et dans laquelle il indique qu'il s'agit de son neveu Lavergne; de fait les pastels ont à peu près les mêmes dimensions (ca. 80 × 100 cm) et leur composition se répondent. Dans le tableau de Vienne, un homme jeune, très bien vêtu, s'est arrêté d'écrire pour regarder un enfant qui apporte une bougie; là encore, l'atmosphère est un peu triste et nous proposons de voir, au côté de son oncle Jacques-Antoine Lavergne, un jeune orphelin Clarens. En effet, il ne peut y avoir de doute sur l'homme, Jacques-Antoine Lavergne étant le seul enfant mâle connu de François Lavergne. Il serait né en 1724 et porte bien une trentaine élégante et mondaine, puisqu'il est représenté lisant un *Art d'aimer et de plaire*. Le hasard d'un document lyonnais, le *Journal* de l'abbé Duret, nous apprend que son

3.

Portrait d'homme à l'écritoire, 1752, pastel. Vienne Kunsthistorisches Museum, Schönbrunn, Inv. 9851



destin fut tragique: il se serait jeté par la fenêtre en 1781¹⁶. La date exacte de sa mort n'est pas précisée par l'abbé mais les actes de sépultures protestantes nous apprennent que «le huitième octobre mil sept cent quatre vingt un le corps de M. Jacques Antoine Lavergne, cytoyen de Genève, né à Genève le vingt quatre décembre mil sept cent vingt quatre, banquier à Lyon, a été inhumé dans l'hôtel-Dieu de cette ville, au cimetière de la nation protestante sur les onze heures du soir...»¹⁷. Quant à la raison de son suicide, elle n'est pas apparue dans les archives; aucune trace de faillite au nom de Lavergne au Tribunal de la Conservation devant lequel on les déclarait. Il s'agit peut-être d'une raison d'ordre privé. En tout cas, l'événement dut avoir lieu après le retour de Liotard, qui mentionne une fois son neveu dans sa correspondance avec François Tronchin¹⁸.

Les cinq lettres envoyées de Lyon ont été partiellement publiées, aussi, sans nous attarder sur un point connu, le rôle joué par Liotard comme prospecteur de collections à acheter à Lyon pour Fr. Tronchin¹⁹, nous insisterons sur deux aspects, l'insertion de Liotard dans la vie lyonnaise et, surtout, la publication de son *Traité de peinture*.

Le séjour de Liotard, alors âgé de 79 ans, se fait sous le signe de la bonne humeur («je m'amuse bien ici», lettre du 8 juillet 1781). Il est satisfait de son logement loué aux Terreaux, du régime que lui offrent ses nièces, soupes de riz, de pâtes et d'herbages accompagnant poulets et rôtis, et surtout de la «millasse», bouillie qu'il compare à la polenta et qui témoigne de l'origine italienne de la cuisine lyonnaise. Il se promène dans la ville et on lui assure des distractions puisqu'il s'abonne à la Comédie dont il commente les grèves. Il assiste même, en juillet 1781, à une séance publique de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts dans le grand salon de l'hôtel de Ville. Il est ainsi l'auditeur

enthousiaste du discours prononcé par un «fameux avocat de Grenoble, M. Servant»²⁰. Le discours «sur le progrès des connaissances humaines» est aussi commenté par l'abbé Duret, qui se montre plus réservé à son sujet²¹.

Pour s'occuper en attendant l'impression de son traité, Liotard exécute une «copie d'une ébauche de Watteau, qui représente l'amour qui entoure d'une guirlande de fleurs une nymphe vue de face, l'amour par derrière, les bras tendus elle recevant les fleurs avec plaisir...»²². Intéressant témoignage sur le goût pour Watteau qu'il cultiva toute sa vie, possédant à sa mort deux œuvres attribuées à l'artiste²³. Dans une autre lettre, Liotard mentionne une copie au crayon d'un «plâtre représentant la Vénus aux belles fesses, qui n'a pas beaucoup de relief» et qui évoque curieusement une estampe à la manière noire sur le même sujet qu'il avait déjà gravée pour illustrer son traité²⁴.

Liotard est-il venu à Lyon pour faire éditer son traité ou a-t-il profité de son séjour pour cela? Bien que l'année 1781 soit au cœur des luttes politiques genevoises, pendant lesquelles le peintre était plutôt du côté des conservateurs, aucune allusion à la situation n'affleure dans sa correspondance sauf, rapidement, dans une lettre du 10 juillet; il est en revanche très bavard sur la publication qui semble son principal souci, dès le début du voyage. Il explique en effet dans sa première lettre du 6 avril qu'il a rencontré dans la voiture de poste un fondeur de caractères typographiques, M. de Vernange, qui lui a donné des conseils pour l'importation de ses planches²⁵; d'ailleurs presque toute la lettre est consacrée au projet de publication. Liotard nomme les personnes avec lesquelles il a à faire: «M. de la Tourette, qui est à l'inspection de la librairie», Marc-Antoine Louis de La Tourette (1729-1793), ancien conseiller à la cour des Monnaies, secrétaire perpétuel de l'Académie, dont on ne

voit pas bien le rôle à l'«inspection de la librairie»; «M. de Perisse Libraire qui est à la tête de la librairie», sans doute Jean-André Perisse Duluc (1738-1800) alors syndic de la librairie; l'«admirable M. de Boissieu» qui doit lui donner son avis sur le texte. Enfin, il s'est déjà enquis d'un imprimeur d'estampes.

La correspondance de Liotard et le journal de l'abbé Duret permettent de suivre la réalisation du projet. Ainsi, apprend-on qu'un ouvrage, qui porte sur sa page de titre *A Genève/MDCCLXXXI*, a été imprimé à Lyon sans la moindre autorisation. Liotard le dit clairement: «c'est M. de la Tourette lui-même qui me conseille de mettre imprimé à Genève quoiqu'icy parce que pour obtenir la permission, cela meneroit à des longueurs et des frais». Curieux conseil d'un homme de loi! Il est vrai que la procédure pour obtenir une «permission simple» était longue puisqu'elle n'était délivrée qu'à Paris; se passer d'autorisation autre qu'«orale» n'en présentait pas moins un certain risque, peut-être atténué pour un étranger.

Nous apprenons ensuite que Liotard fut aidé dans sa rédaction définitive par «un jeune homme de 27 ans, grand rhétoricien de très bonne famille», demeuré anonyme, qui compose une nouvelle préface, jugée trop éloignée du style du peintre par M. de La Tourette²⁶. La lettre du 29 mai 1781 en donne la teneur, effectivement différente de ce qu'on peut lire dans l'édition définitive; en revanche figure dans le volume *l'Épître dédicatoire aux Mânes du Corrège* «taillée» par le jeune rhétoricien, ainsi que l'épigramme empruntée par lui à Horace, que Liotard a du mal à transcrire, selon son propre aveu. Le corps même du texte ne semble pas avoir été modifié, bien que Liotard en ait transformé le titre, les *Considérations sur la peinture* d'abord retenues devenant le *Traité des principes de la peinture* qui, selon l'auteur, «rend précisément [son] intention» (lettre du 6 avril 1781).

À l'origine, l'ouvrage devait être illustré d'estampes en rapport avec les démonstrations de l'auteur. Liotard, dans sa lettre du 29 mai, demande qu'on lui envoie les planches chez «M. Rosset libraire» et précise: «je ferai imprimer mon livre en même temps que mes planches, il y a icy un ou deux bons imprimeurs qui, je pense, imprimeront mieux qu'à Genève et à meilleur marché». Il fait allusion à ces illustrations dans son *Avertissement*: «j'ai fait graver et j'ai gravé moi-même en partie sept estampes de différentes grandeurs. J'ai scrupuleusement observé dans leur composition les principes exposés dans l'ouvrage [...]. Il indique ensuite que ces estampes pourront être acquises séparément. De fait, aucune ne figure dans l'ouvrage, mais les estampes, portant la numérotation indiquée par l'artiste, existent en feuilles libres (Genève, Cabinet des Estampes). Elles sont assez hétéroclites en format et en qualité et cela

explique peut-être pourquoi elles ne furent finalement pas incluses dans l'ouvrage. Un témoignage est encore donné par l'abbé Duret: «M. Liotard fait imprimer chez Laroche un livre sur la peinture où il y aura sept ou huit estampes en portraits, dont le sien et celui de sa fille, ce n'est qu'une brochure de 60 pages»²⁷.

Du même coup l'abbé livre un renseignement capital: le nom de l'imprimeur du traité, jusqu'ici ignoré. Il s'agit d'un des imprimeurs-libraires les plus connus de Lyon, Aimé de la Roche (ou Delaroche) (1715-1801), figurant dans *l'Almanach de Lyon* de 1781 comme «ancien adjoint, Imprimeur de Monseigneur l'Archevêque & du clergé, du Gouvernement, de l'Hôtel de Ville, de l'Académie de Lyon, des collèges & des Hôpitaux, aux Halles de la Grenette», éditeur quasi officiel, également actif dans le domaine maçonnique, créateur des *Almanachs* et journaux d'annonces²⁸. Il ne craint pas d'imprimer sans permission, pratique relativement courante qui permettait la survie économique de l'édition lyonnaise²⁹. De plus, Delaroche ne fait pas payer Liotard puisque celui-ci écrit: «je fais pour cela le portrait de M^e Milanois, qui est la directrice de l'imprimerie royale d'icy, j'en ay fait le dessin qui est très ressemblant et dont ils sont fort contents». Il est vrai que Rose Françoise (1750-1783), épouse de Charles-François Milanois, était la fille d'Aimé Delaroche, avec qui Milanois, imprimeur, était associé depuis 1778³⁰. Liotard se réjouit de faire le portrait d'une femme à la physionomie «vive, fine et très agréable». Le portrait fut sans doute exécuté. L'inventaire après le décès de M^{me} Milanois, en date du 13 décembre 1783, signale, dans un intérieur raffiné et après description d'une garde-robe élégante, «un portrait de la deffunte, son cadre ovale bois sculpté doré, le cadre seulement estimé 40 sols»³¹. Le nom de Liotard n'est pas avancé mais il n'y a guère dans l'inventaire que deux autres tableaux «représentant l'histoire» estimés trois livres, ce qui permet de mieux comprendre le désir de la dame d'avoir son portrait par un peintre reconnu. Liotard ne perdit sans doute pas non plus à l'arrangement qui lui procura «1 500 exemplaires sur un bon papier», dont on lui conseille d'«envoyer gratis deux ou trois exemplaires à différents journalistes», point sur lequel il consulte Tronchin dans sa lettre du 10 juillet 1781.

Nous ne voudrions pas terminer cette présentation des relations nombreuses et constantes entre Liotard et Lyon sans signaler l'existence d'œuvres diverses dont la présence est présumée ou attestée dans la ville au XVIII^e siècle.

Rappelons que, selon Tilanus, la version de *l'Autoportrait en turc* de 1746 du musée de Dresde fut acquise par le duc de Richelieu à Lyon en 1747, tout comme celle de *La belle Liseuse* du même musée³². S'agit-il de ventes par la famille Lavergne? Nous remarquons aussi que le portrait du neveu

de Liotard, étudié ici même, quitta rapidement Lyon puisqu'on le retrouve avant 1778 dans les collections de l'Impératrice à Vienne.

Lyon se trouva aussi au centre de difficultés survenues entre le peintre et le ministre de Parme, Dutillot, au sujet d'un portrait de Louise-Elizabeth de France (1727-1759), peut-être en rapport avec celui conservé actuellement à Stupinigi³³. Il s'agit d'un pastel commandé à l'artiste lors de son passage à Lyon en 1754 par le cardinal de Tencin, sur les instances de l'Infante; réglé par Dutillot en février 1755, il fut envoyé à Parme mais y arriva en mauvais état et fut renvoyé à Lyon où le banquier Mauro, correspondant de Dutillot, le trouva «pour ainsi dire méconnaissable, le pastel étant alors tout tombé». Liotard avait quitté Lyon pour Londres et les réclamations continuèrent jusqu'en 1759, apparemment sans succès³⁴. Par ailleurs, un document des archives de Parme signale la présence à Lyon d'un autre portrait de «feue madame l'Infante de Parme par Liotard», pastel appartenant, en 1761, à la marquise de Grolée. Après la mort de l'Infante, Dutillot demanda à son correspondant habituel à Lyon, le banquier Mauro, d'en faire faire, par Nonotte, une copie. Dans un geste élégant, Madame de Grolée envoya en 1762 l'original qui n'a pas été retrouvé dans les collections de Parme.

Rappelons aussi les portraits de deux Lyonnais bien connus, celui de Jacques-Hannibal Claret de Fleurieu (père du Claret de la Tourette évoqué dans les lettres de 1781), naguère identifié, et son pendant, celui de l'abbé Pernetty, tous deux sans doute exécutés lors du séjour de 1746 ou de celui de 1754³⁵, ou encore le portrait du médecin Pierre Grassot, un des acquéreurs du lotissement de Soufflot au quai Saint-Clair, auquel fait allusion le manuscrit de Trivas³⁶. N'oublions pas la brève mention par Liotard, dans sa lettre du 6 avril 1781, des portraits de ses «petits neveu et nièce Claring» (les modèles possibles des tableaux de 1752 et 1754) qu'il est en train d'exécuter. Enfin, le très bavard mais bien informé abbé Duret indique, en date du 10 août 1781: «un tableau de Liotard représentant un enfant qui allume de la cire très propre à une bougie, qui est à l'intendance, [a été] acheté par M^{me} de Flesselles 50 l., car elle veut en faire présent à son époux»³⁷. Le sujet présente une analogie partielle avec le portrait présumé de Jacques-Antoine Lavergne avec son neveu, où l'on voit l'enfant protégeant de la main une bougie, mais nous ignorons tout du tableau offert à celui qui, intendand très apprécié à Lyon de 1768 à 1784, fut le dernier prévôt des marchands de Paris.

Une chose est sûre: par la présence à Lyon d'une famille aisée et intégrée dans la société des négociants et des banquiers protestants, par les relations qu'il noua avec le milieu des imprimeurs-libraires et des artistes comme

Boissieu - à qui il donna sans doute l'épreuve gravée du portrait qui inspira son dessin -, par la fréquentation de membres de l'élite progressiste de la ville, Liotard, en 1781 du moins, devait se sentir particulièrement à l'aise à Lyon où il rencontra, de plus, des amateurs de peinture nordique et des collectionneurs susceptibles d'intéresser son «compère» François Tronchin. Enfin, ne manquaient ni les promenades, ni les distractions, séances de l'Académie ou spectacles de comédie, ni les bons repas, qu'il apprécia tellement en 1781. Et surtout, il semble avoir été bien accueilli et bien conseillé pour faire paraître à Lyon, clandestinement et sans avoir d'ennuis ni bourse à délier, un ouvrage faussement édité à Genève.

Notes:

- 1 Professeur au Département d'histoire de l'art et d'archéologie de l'Université Lumière Lyon II
- 2 Dessin à la pierre noire, signé et daté 1784, dimensions inconnues, Lyon, commerce d'art en 1994. Signalons qu'à la même époque, Boissieu exécuta un portrait dans la même technique à partir d'un portrait gravé du chanteur Farinelli peint par Amigoni (même localisation).
- 3 Il s'agit de cinq lettres expédiées depuis Lyon par Liotard à François Tronchin, entre le 6 avril et le 19 juillet 1781, conservées à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève (désormais BPU), Fonds Tronchin 191, f^{os} 134 à 143 et, à Lyon, Bibliothèque municipale (désormais BML), des *Nouvelles générales et en particulier de Lyon par M. l'abbé Duret*, ms. 804 et 805, dont les indications concernant Liotard nous ont été signalées par M. Paul Feuga, «inventeur» du manuscrit; celui-ci, composé de quatre-vingt-six cahiers rédigés entre 1760 et 1794, est désigné habituellement comme le *Journal* de l'abbé Duret (1722-1794), personnage mal connu, témoin impassible des événements lyonnais de la seconde moitié du XVIII^e siècle dans tous les domaines.
- 4 Nous nous appuyons essentiellement sur Renée LOCHE et Marcel RÖTHLISBERGER, *L'opera completa di Liotard*, Milan 1978, cité dorénavant L&R.
- 5 GALIFFE, *Notices généalogiques des familles genevoises*, 1836, III, p. 305, et Lyon, Archives municipales (désormais AML), Etat-civil, registre 716, microfilm 324, *Actes de sépultures des Protestants*, n^o 270, 25 octobre 1752 et n^o 327, 31 mai 1757
- 6 Roland GENNERAT, *Histoire des protestants à Lyon des origines à nos jours*, Lyon, 1994
- 7 Voir *infra*. Il semble que, dans les familles genevoises établies à Lyon, les naissances aient systématiquement lieu à Genève pour conserver la qualité protégée de «citoyen de Genève».
- 8 AML, Etat-civil, registre 716, microfilm 324, n^o 626, 8 octobre 1781
- 9 *Ibid.*, acte n^o 236, 27 janvier 1749, acte n^o 201, 27 septembre 1749, acte n^o 321, 28 janvier 1757, et acte n^o 118, 17 septembre 1735
- 10 *Ibid.*, acte n^o 446, 21 décembre 1768, et acte n^o 543, 19 juillet 1776
- 11 BPU, Fonds Tronchin 191, f^o 134, lettre de Liotard à Tronchin, 6 avril 1781
- 12 Roland GENNERAT, *op. cit.*, p. 110
- 13 L&R, n^o 164

- 14 L&R, n° 138
- 15 L&R, n° 138
- 16 BML, ms. 804, fo 117: «un neveu de M. Liotard peintre s'est jeté par la fenêtre», non daté mais avant novembre 1781.
- 17 Cf. note 6
- 18 BPU, Fonds Tronchin 191, f° 137, lettre du 27 avril 1781. Liotard raconte que, pris dans une émeute, il s'en est heureusement sorti: «un jeune Detournes m'a conduit chez mon neveu».
- 19 Marie-Félicie PEREZ, «Collectionneurs et amateurs à Lyon au XVIII^e siècle», *Revue de l'Art*, n° 47, 1980, pp. 43 à 52
- 20 Il s'agit en effet d'un avocat général au Parlement de Grenoble, Antoine-Michel Servan (ou Servant) (1737-1828), représentant des milieux proches de l'Encyclopédie, correspondant de Voltaire et hôte de Rousseau, rendu célèbre par plusieurs plaidoiries sur des causes concernant des Protestants. Je remercie Marianne Clerc de ces indications.
- 21 BML, ms. 805, f° 93, mardi 10 juillet 1781: «c'est l'éloge de la philosophie qui avait tout inventé depuis la création du premier homme...»
- 22 BPU, Fonds Tronchin 191, lettre du 8 juillet 1781, f° 140
- 23 Cf. Renée LOCHE, «Jean-Etienne Liotard, peintre et collectionneur-marchand. A propos de quelques documents inédits», *Genava*, n.s. t. XXVIII, 1980, pp. 183-213
- 24 BPU, Fonds Tronchin 191, lettre du 6 avril 1781, f° 134. Le plâtre appartenait à M. de la Tourette.
- 25 Selon *l'Almanach de Lyon pour 1781*, il existe bien un Louis Vernange, fondateur de caractères d'imprimerie, place de la Charité à Lyon.
- 26 BPU, Fonds Tronchin 191, f° 138, lettre du 29 mai 1781
- 27 BML, ms. 804, fo 109, non daté
- 28 Fiche *Delaroche* dans Enquête IHMC «Les Hommes du livre au XVIII^e siècle» ENSSIB Lyon, communiquée par M. Dominique Varry
- 29 Voir J.-H. MARTIN, *Le livre français sous l'Ancien Régime*, Paris 1987, p. 121
- 30 Fiche *Millanois*, cf. note 28
- 31 Lyon, Archives départementales du Rhône, BP 2283, 13 décembre 1783
- 32 J.W.R. TILANUS, E. HUMBERT et A. REVILLIOD, *La vie et les œuvres de Jean-Etienne Liotard*, Amsterdam, Genève, etc., 1897; cf. L&R, nos 74 et 92
- 33 R&L, n° 107
- 34 Cet épisode et celui concernant le second portrait de l'Infante ont été mis en lumière par Sabine LAVERGNE dans son mémoire de maîtrise *Lyon dans les échanges culturels franco-parmesans (1749-1789)*, sous la direction de M.-F. Perez, soutenu à l'Université de Lyon en 1996. Voir particulièrement pp. 25 à 31
- 35 M.-F. PEREZ, «Un portrait inédit par Jean-Etienne Liotard (1702-1789)», *Genava*, n.s. t. XXVIII, 1980, pp. 215-219
- 36 N.S. TRIVAS, *Jean-Etienne Liotard*, manuscrit, 1936 (Genève, archives du Musée d'art et d'histoire); cf. L&R, n° 374
- 37 BML, ms. 804, f° 107, 20 août 1781

Crédit photographique :

Photo anonyme: fig. 1 et 2

Photo Kunsthistorisches Museum Vienne: fig. 3

Remerciements:

Cet article doit beaucoup aux indications de M^{lle} Marianne Clerc, de M. Jean-Pierre Gutton, professeur à l'Université Lyon 2, de M. Paul Feuga, et de M. Dominique Varry, professeur à l'École Nationale des Sciences de l'Information et des Bibliothèques de Lyon pour tout ce qui concerne la librairie lyonnaise.